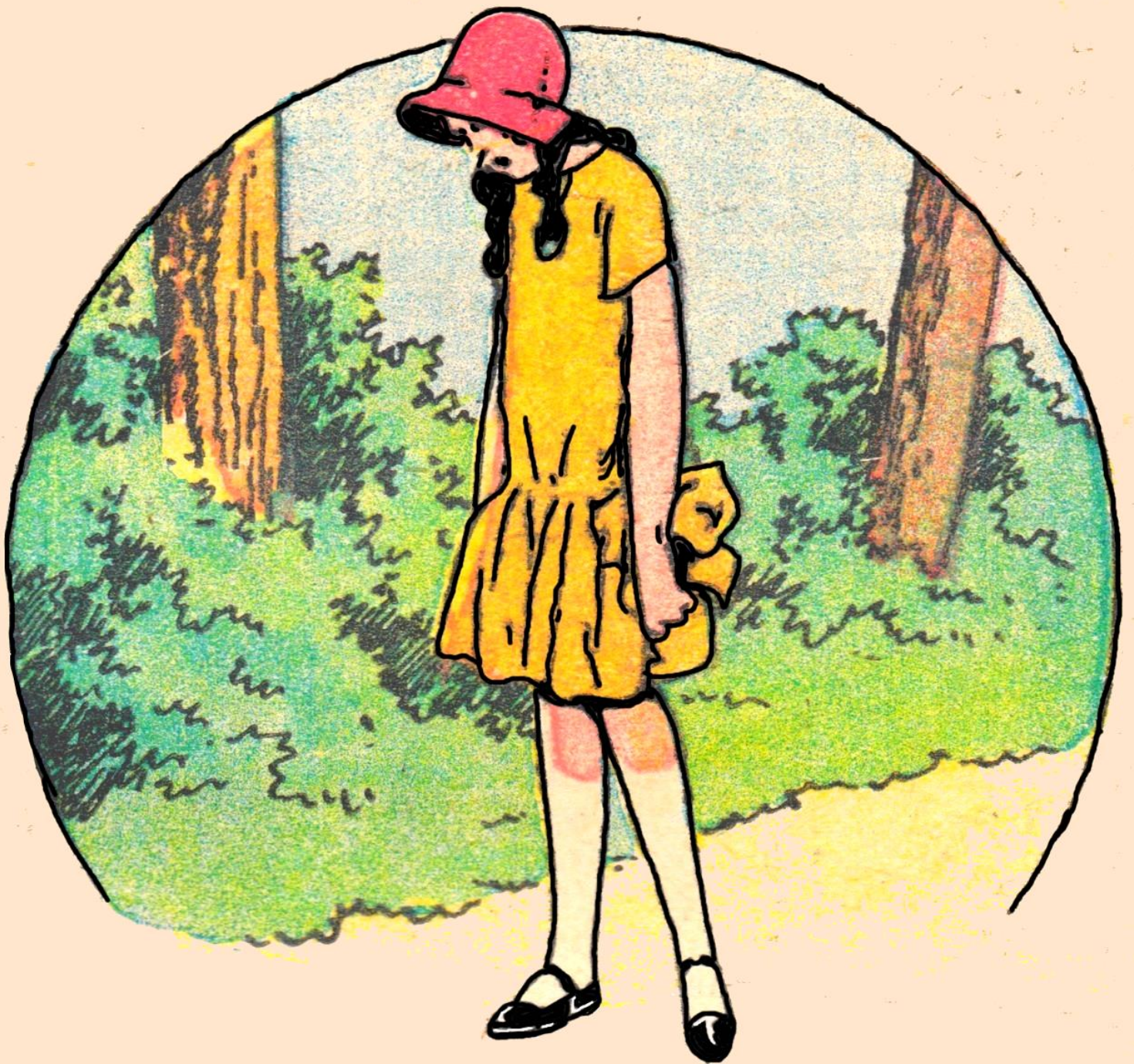


HELLÈLE

# L'aventure de Germaine



CONTE

## L'aventure de Germaine

par HELLÈLE.

LE train s'arrêtait en gare de Gien. M. Jacques Lamoste parut à la portière. — Ah! voici Albert! s'écria-t-il.

Un vieux domestique se tenait, en effet, sur le quai. Il s'approcha vivement du compartiment, saluant d'un air affable M. Lamoste et sa fille Germaine.

— Mademoiselle est désolée de n'avoir pu venir elle-même au-devant de Mlle Germaine, dit-il. D'autant plus qu'elle aurait été bien contente aussi de voir M. Jacques quelques minutes au passage. Mais elle est un peu enrhumée et elle n'a pas osé entreprendre cette course.

— Ce n'est pas grave, au moins? s'informa M. Lamoste.

— Oh! non, Monsieur, c'est affaire de précaution. Mademoiselle craint tant un retour de bronchite, répondit le vieux domestique, qui ajouta: alors, Monsieur Jacques ne peut pas venir aujourd'hui jusqu'aux Charmilles?

— Impossible, mon brave Albert, je suis attendu à Nevers pour une affaire pressante. Mais au retour, d'ici quatre ou cinq jours, peut-être tout au plus une semaine, j'irai voir ma sœur. Je lui écrirai d'ici là pour lui fixer le jour et l'heure. J'espère que vous voudrez bien venir me prendre à la gare? acheva M. Lamoste en souriant.

— Oh! comment donc! Monsieur Jacques, de grand cœur! Je vous assure qu'on voudrait bien voir Monsieur Jacques plus souvent aux Charmilles. Ses visites sont beaucoup trop rares.

— Hé, sans doute. Mais je suis si tenu, mon pauvre Albert! Les affaires, c'est un terrible engrenage. En attendant, je vous confie donc ma fille. Elle est contente d'aller faire un séjour chez sa tante et de revoir les Charmilles.

— Voilà trois ans déjà que nous n'avons vu Mlle Germaine. Elle a bien changé!... Donnez-moi votre petit sac, Mademoiselle, je vais vous le porter à la voiture.

Le train allait repartir, M. Lamoste dit au revoir à sa fille et serra la main d'Albert. Puis il se réinstalla dans son compartiment, et bientôt le train trépidant l'emportait vers le Sud, tandis que sa fille Germaine, accompagnée d'Albert portant son sac, se dirigeait vers la voiture de Mlle Elise Lamoste.

C'était une élégante petite charrette; le cheval, aux allures pacifiques, avait fort bon air sous son harnachement de cuir jaune.

Germaine s'installa gaiement dans ce coquet équipage. Elle était enchantée d'aller passer ses vacances aux Charmilles, dont elle gardait un excellent souvenir, et où elle serait choyée et fêtée par son excellente tante, Mlle Elise.

La voiture roulait bon train sur la route. C'était une chaude journée d'août, et bien qu'on fût déjà au milieu de l'après-midi, les rayons du soleil étaient brûlants.

Mais la route était bien ombragée, et le grand air qui caressait le front et les joues de Germaine lui faisait trouver cette promenade exquise. Elle respirait à pleins poumons l'odeur de la forêt toute proche, et se promettait de faire, à pied ou en voiture, de fréquentes promenades.

La petite charrette s'engagea dans la rue d'un village. Albert ralentit l'allure du cheval.

Brusquement, d'une auberge située au bord de la route déboucha une voiturette automobile. Albert jeta son cheval de côté. Trop tard! une rencontre était inévitable. L'auto vint heurter le brancard de la charrette, on entendit un crac!... et les deux conducteurs commencèrent à s'investiver.

Heureusement, grâce à l'allure ralentie du cheval, le choc avait été très atténué. Personne n'était blessé et les dégâts étaient minimes. Cependant, on ne pouvait continuer le voyage sans faire réparer le brancard endommagé.

Déjà un petit rassemblement se formait. Germaine, assez contrariée et énervée de ce petit accident, fut fort agacée d'entendre les potins, les réflexions, les critiques et les plaisanteries de tous ces paysans. Nullement habituée à fréquenter ce milieu, elle n'en voyait que le côté rustre, qui la choquait vivement.

Albert était navré de l'aventure.

— Cet accident stupide va nous retenir un peu ici, Mademoiselle, dit-il. Mais je vais me dépêcher. Sitôt que j'aurai recueilli les dépositions des témoins, je ferai une réparation de fortune et nous pourrons continuer notre route sans inconvénient. Il me faut peut-être une demi-heure, trois quarts d'heure...

— Si Mademoiselle veut entrer chez moi, dit avec empressement la patronne de l'auberge, je vais la mettre dans ma petite salle. Mademoiselle sera bien tranquille et je lui donnerai des images pour la distraire de son attente, c'te pauvre enfant!

— Oui, je vous remercie, fit Albert, c'est une bonne idée. Allez, Mademoiselle Germaine, vous pouvez m'attendre chez Mme Duclos, vous serez là en toute sécurité pendant que je m'occupe de régler cette sottise histoire.

Germaine fut introduite dans une petite salle carrelée, qui sentait l'humidité. Une table couverte d'une toile cirée, quelques chaises de paille composaient tout l'ameublement, avec un buffet chargé d'assiettes de grosse faïence. Au mur, quelques chromos affreux.

Mme Duclos remit à Germaine des livres d'images enfantines et essaya de lier conversation avec la fillette, mais sans grand succès.

Elle se retira enfin, et Germaine feuilleta du bout du doigt, avec un peu de dégoût, et sans aucun intérêt, quelques pages défraîchies.

Cinq minutes passèrent, interminables... Germaine bâillait, s'agitait, s'étirait.

Alors elle se leva et sortit de la salle. Mme Duclos apparut aussitôt sur le seuil de sa cuisine.

— Mademoiselle a-t-elle besoin de quelque chose? Ah! au fait, comment n'y ai-je point

18 Dec 1924

pensé? Je ne lui ai pas proposé une petite collation. Je vais vous servir cela tout de suite, Mademoiselle. Voulez-vous du pain et des confitures? ou bien une dorée de beurre?

— Rien du tout, merci, fit Germaine assez sèchement. Il fait beau, j'ai envie de marcher. Vous direz à Albert que je suis partie à pied.

— A pied! jusqu'aux Charmilles! Mais, Mademoiselle, y pensez-vous? Une petite demoiselle de la ville, comme vous, n'est pas habituée à faire des kilomètres sur nos grandes routes... Et d'ici aux Charmilles, vous avez encore deux bonnes lieues... à moins que vous ne coupiez par le raccourci, à travers la forêt. Mais, pour cela, il faut bien connaître son chemin, car on s'y trompe facilement. Ah! mais j'y songe, j'ai justement ici la petite Nora, la fille du charbonnier. Elle est venue m'apporter un sac de charbon de bois et doit s'en retourner avec sa brouette vide. Elle ne refusera pas de vous montrer le chemin. Cela ne lui fera faire qu'un petit crochet. Avec elle, pas de danger de vous perdre, elle connaît la forêt comme le fond de sa poche. Et avec ça, une bonne fille, le cœur sur la main.

Avant que Germaine ait répondu, la mère Duclos avait disparu en appelant:

— Nora! Nora!

Germaine, très ennuyée, se dirigea vers la porte, se proposant de partir sans autre préambule. Mais elle fut rejointe par une fillette pauvrement vêtue, dont les mains noircies de charbon indiquaient suffisamment le travail qu'elle venait de faire.

— Mme Duclos me demande de vous mener à travers la forêt, commença timidement Nora. Je ne demande pas mieux, je vais vous conduire toute de suite, ça vous raccourcira presque de moitié route. Je vais laisser ma brouette ici, je viendrai la reprendre demain.

— Je vous remercie, dit froidement Germaine en toisant de la tête aux pieds la petite charbonnière, mais je n'ai besoin de personne.

— Oh! excusez, Mademoiselle, fit Nora interloquée, je croyais que...

— Je saurai bien me tirer d'affaire toute seule, dit Germaine, qui pour rien au monde n'aurait voulu se montrer en aussi piètre compagnie.

— Mme Duclos m'avait dit...

— Je n'ai rien demandé à Mme Duclos.

— Alors vous prendrez la grand'route?

— Je prendrai ce qui me plaira, dit Germaine. Je n'ai pas besoin de vous. Allez de votre côté avec votre brouette... et vos mains sales!

Et elle partit brusquement d'un pas lesté, laissant la pauvre Nora très décontenancée.

Germaine, très énervée, marchait bon pas sur la route. Mais bientôt sa surexcitation tomba. Il faisait très chaud, la route s'enfilait toute droite, bordée à gauche par la forêt, à droite par des champs grillés de soleil.

Germaine avait soif. La fatigue la gagnait.

Deux bonnes lieues, songeait-elle. Cela fait

au moins huit kilomètres... beaucoup plus d'une heure de marche... Je n'arriverai jamais au bout! Ah! si je retrouvais le raccourci en forêt... je l'ai suivi il y a trois ans, avec papa, dans une de nos promenades. C'était un délicieux chemin à l'ombre, tapissé de mousse... Ce serait bien plus agréable que cette route poussiéreuse, raboteuse et brûlante... Mais je crois le reconnaître!... Ce chemin qui part en biais, bordé de coudriers... oui, c'est bien cela. Il raccourcit le trajet de moitié, dit-on! En trois quarts d'heure, je serai arrivée.

Et Germaine, enchantée, s'engagea dans la petite allée verdoyante, où les rayons du soleil n'arrivaient que tamisés et adoucis, où le bruit des pas s'étouffait dans la mousse.

Elle marcha longtemps.

Comme ses pieds lui faisaient mal!... et ses jambes!... Puis, malgré l'ombre propice, elle avait si chaud! et si soif!... Il devait y avoir beaucoup plus d'une heure qu'elle marchait...

— Mon Dieu! me serais-je trompée de chemin? se demanda-t-elle avec angoisse.

Mais comment s'en rendre compte? Et quant à retourner en arrière, elle avait fait maintenant trop de chemin; elle était trop lasse pour recommencer en sens inverse.

Elle parvint enfin à un carrefour. Trois chemins partaient dans des directions différentes. Dans lequel s'engager? Que faire?

Effrayée de sa situation, Germaine se laissa tomber au pied d'un arbre et se mit à pleurer. Puis, épuisée de fatigue, elle s'endormit.

Quand elle s'éveilla, un frisson la parcourut; le soleil était très bas sur l'horizon, le soir venait. Bientôt ce serait la nuit... la nuit... en pleine forêt... Comment se protéger des fraîcheurs nocturnes? Germaine n'avait qu'une légère robe d'été; elle avait laissé son manteau avec son sac dans la voiture.

Et pas une miette de pain pour assouvir un peu sa faim... pas une goutte d'eau...

Et s'il y avait des loups dans cette forêt... tout au moins des bêtes méchantes...

Au même instant, un bruit se fit entendre dans le fourré voisin. Quelque lapin sans doute sortant de son terrier pour prendre son repas du soir. Mais ce bruit léger fit sursauter les nerfs tendus de la pauvre Germaine. Elle prit sa course, affolée, droit devant elle, au hasard du chemin qui s'offrit à sa vue. Et elle courut, sans but, sans réflexion, meurtrissant ses pauvres pieds endoloris, la tête en feu, les poings crispés... jusqu'à ce qu'enfin, à bout de forces, entendant, oh! bien distinctement cette fois, un grand bruit dans le taillis tout près d'elle, elle poussa un grand cri:

— A moi! Au secours!

— Qu'est-ce que c'est? fit une grosse voix tout près d'elle.

Et un homme à la face noircie, avec une grosse barbe embroussaillée, parut entre les branches. Il eut une exclamation de surprise en voyant la fillette à terre et appela d'une voix de stentor:

— Ernestine ! Ernestine ! viens vite !

Ernestine accourut aussitôt. C'était une brave femme aux cheveux grisonnants, vêtue d'un ample caraco aux rayures voyantes. Un grand tablier rapiécé couvrait sa jupe de futaine.

Elle se pencha vers Germaine qui était demeurée à terre, à peine consciente, incapable de faire un mouvement.

— Qu'est-ce que c'est que c'te gentille petite demoiselle ? Comment est-elle arrivée là ?

— Je n'en sais rien, reprit l'homme. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a besoin de soins. Je vais la porter jusque chez nous.

Il prit Germaine dans ses bras, le plus délicatement possible, et la porta dans une petite cabane voisine, une simple cabane de bûcherons. Il déposa la fillette sur une petite paille que sa femme avait rapidement secouée et préparée à peu de distance du foyer.

Germaine se laissait faire. Elle étendit avec joie ses membres endoloris sur cette couchette. Puis elle murmura :

— J'ai faim.

— La pauvre petite ! fit Ernestine. C'est une enfant perdue. Je vais lui donner une bonne écuelle de soupe, ça va la remonter un peu.

Oh ! la délicieuse soupe aux légumes ! Quoi qu'elle fût servie dans une écuelle grossière, avec une pauvre cuillère de fer battu, Germaine l'absorba avec un plaisir indicible.

— Eh bien ! ma pauvre petite Mamzelle, dit Ernestine, ça va-t-il mieux ?

— Oui, oh ! oui, merci ! fit Germaine. Mais j'ai peur de ne pouvoir marcher ; je suis si lasse... Je me suis égarée dans la forêt.

Et elle conta son aventure.

Le bûcheron et sa femme se consultèrent du regard.

— Tu pourrais aller prévenir Mlle Lamoste, dit Ernestine à son mari. Elle doit être bien inquiète, la chère demoiselle. Et nous garderons cette pauvre petite, car elle n'est pas en état de faire la route ce soir. Je vais lui donner à souper. Et j'espère que, après une bonne nuit, elle pourra s'en retourner aux Charmilles.

— Merci, oui, je veux bien rester ici, murmura Germaine qui se sentait réellement incapable de tout effort. Je suis si fatiguée !... J'ai faim... j'ai sommeil.

A ce moment, un pas léger se fit entendre au dehors.

— Ah ! voilà Nora ! s'écria le bûcheron.

Ce nom fit tressaillir Germaine. Nora ! la fille du bûcheron, la fillette dont elle avait si grossièrement repoussé tantôt l'aimable obligeance, qu'elle avait si sottement froissée et peignée. Germaine voyait encore le regard désolé de la petite bûcheronne, ses yeux embués de larmes.

Mais Nora allait entrer, la reconnaître ; elle raconterait à ses parents comment Germaine l'avait traitée... et elle la ferait chasser de la cabane... ce serait justice, Germaine l'aurait bien mérité.

Ah ! allait-elle donc se retrouver seule, toute seule dans la grande forêt noire, peuplée d'êtres

inconnus, de bêtes menaçantes ; obligée de passer la nuit sur le sol humide et froid...

Nora entra. Elle regarda Germaine avec surprise.

La mère déjà lui expliquait comment cette petite demoiselle s'était perdue en voulant aller aux Charmilles. Et Germaine, tremblante, angoissée, attendait l'accusation terrible de Nora.

Mais Nora ne dit rien. Elle regarda longuement Germaine, parut hésiter un peu, puis de l'air le plus naturel :

— Eh bien ! maman, dit-elle, c'est très bien. Mademoiselle va dormir sur ma paille. Pour moi je vais ramasser un peu de mousse, je m'en ferai un lit pour cette nuit. Veux-tu que je t'aide à préparer le souper ?

— Je souperai en revenant, dit le bûcheron. Il vaut mieux aller prévenir Mlle Elise.

Et il partit dans la nuit déjà noire.

Très simplement, très activement, Nora aida sa mère à préparer une excellente omelette que Germaine mangea de grand appétit, tandis que ses hôtes se contentaient de tartiner sur leur pain un peu de fromage de pays.

Puis Nora sortit pour amasser de la mousse et des feuilles afin de se préparer une rustique couchette. Quand elle revint dans la cabane, Germaine dormait déjà d'un profond sommeil.

Il faisait grand jour lorsque Germaine s'éveilla. Le bûcheron et sa femme étaient partis à leur travail. Mais Nora tricotait, assise près du foyer. Dès qu'elle vit Germaine éveillée, elle lui servit un grand bol de lait chaud avec du pain et du beurre.

— Nora, fit Germaine, j'ai été vilaine hier.

— Ne parlons pas de cela, Mademoiselle, fit Nora simplement. C'est vrai que j'avais les mains sales... Seulement, vous savez, quand on travaille... Mon père est bûcheron, il fait du charbon de bois... Je lui aide..

— Je sais bien, dit Germaine confuse.

— Si vous vous sentiez assez reposée, continua Nora, je pourrais vous reconduire ce matin. Il y a à peu près vingt minutes de marche... Vous voulez bien que ce soit moi qui vous accompagne?... Vous voyez, ajouta-t-elle en souriant, je me suis lavé les mains.

— Nora, s'écria vivement Germaine, vous êtes meilleure que moi ! Il vaut mieux avoir les mains sales qu'un mauvais cœur !

Une demi-heure après, Germaine était dans les bras de sa tante et lui racontait sa terrible aventure, sans rien cacher de ses torts. Elle lui dit comment les bûcherons l'avaient recueillie et soignée dans sa détresse.

Mlle Elise Lamoste connaissait déjà cette honnête famille de travailleurs. Elle sut reconnaître le service rendu avec la délicate générosité qui lui était coutumière.

Germaine passa aux Charmilles de délicieuses vacances. Elle eut souvent pour but de ses promenades une simple cabane de bûcherons, sise au cœur de la forêt, et où elle trouvait toujours le plus cordial accueil.